

intelligence humaine peut exhausser, porter à une perfection plus haute l'ouvrage d'un Dieu). Oui, il a protesté souvent, et surtout quand le temps le demandait, de sa parfaite orthodoxie. Mais qui pourrait se méprendre sur la valeur de ces démonstrations ? Qui ne sait que les encyclopédistes parlaient aussi en vrais chrétiens et en fermes croyants dans certains articles de leur vaste collection ? Mais ils avaient soin de placer au bas des renvois, qui indiquaient au lecteur d'autres articles où le fond de leur pensée et leur audacieuse incrédulité se montraient sans ménagement et sans voile. Qui a poursuivi avec une haine plus froide et plus profonde le christianisme que l'académicien D'Alembert ? Et pourtant ouvrez son éloge de Jean Bernoulli ; vous y lirez ces paroles : Bernoulli tenait fortement à la religion, à ces vérités nécessaires aux hommes, que Pascal a défendues, que Newton croyait et que Descartes a respectées. Ainsi s'exprimait D'Alembert. Et cependant il n'y avait pas un homme intelligent et un peu instruit des choses de son temps, qui ne sût que le célèbre géomètre était le plus zélé de l'impie voltairienne. Certains signes dont l'interprétation ne pouvait échapper qu'à des esprits simples et à des dupes, apprenaient d'ailleurs à tout le monde que ces hommages rendus dans certaines circonstances à la religion, n'étaient que des formules de cérémonies, ou qu'un langage de commande et de politique. De pareils signes, de semblables indices nous manquent-ils pour découvrir le vrai sens des livres de Cousin ? Hélas ! il ne s'en offre que de trop nombreux et de trop convaincants ! Eh ! que signifie cet inexprimable enthousiasme pour Spinoza, qu'il va presque canoniser, comme l'observe M. Gioberti ? Qui peut croire à ses protestations, quand, après les avoir faites avec grand bruit, il reproduit dans les éditions subséquentes de ses ouvrages, et sans ombre d'adoucissement ni même de palliatif, les mêmes propositions qui avaient révolté tous les esprits éclairés et tous les gens de bien ? Comment se fait-il que la plupart de ses doctrines impies se retrouvent dans les livres des professeurs ses disciples et ses amis ? Quel indice plus frappant que la déclaration que fait M. Jouffroy dans ses *Mélanges*, qu'après avoir suivi les cours de M. Cousin, il reconnut qu'il n'y avait plus rien qui fût debout dans son esprit, que sa foi, auparavant si vive, était éteinte, et qu'il ne conservait plus aucune étincelle de la lumière qui avait brillé jusque là à ses yeux, et où il trouvait tant de consolation et de charmes ? Je pourrais ajouter d'autres traits ; mais ce que je viens de dire n'est-il pas plus que suffisant pour démontrer que la philosophie prétendue de M. Cousin, de cet auteur qui a tant d'ascendant sur les maîtres et les élèves de l'Université, ne se compose en grande partie que d'erreurs trop réelles et d'impiétés aussi absurdes que subversives de tout culte, de tout ordre et de toutes vertus ?

Les cours d'histoire inconnus jusqu'à nos jours qu'on fait dans les classes inférieures, ces cours, dis-je, où le dénigrement et le ridicule sont jetés à pleines mains sur nos dogmes, sur les papes et sur les autres ministres de la religion de nos pères, présentent un danger encore plus effrayant que l'éclectisme lui-même, parce qu'ils s'adressent à des enfans dont le jugement est moins ferme et l'âge plus crédule et plus susceptible d'impressions.

Et cependant toute la jeunesse de ce royaume est forcée de suivre ces cours, inévitable principe de préventions irrégulières et déplorable qui vont se fortifier et s'enraciner au pied des chaires de la philosophie ecclésiastique.

Tel est parmi nous l'état présent des choses par rapport à l'éducation. Qui pourrait le contester ? Cette situation est intolérable. Je l'ai dit en commençant, on se résignerait à la servitude qui gêne, mais on ne peut souffrir l'impie, qui corrompt, qui aveugle, qui va chercher jusque dans le ciel l'être des êtres pour le dégrader, pour le travestir indignement, pour le livrer à l'insulte et au mépris de tout le genre humain. Voilà ce qui révolte et déssole.

On a dit, on a crié qu'un corps formé par Napoléon dans des vues personnelles, et qu'il avait au reste soumis à des conditions qu'on a bien su éliminer, perdait toute notre jeunesse, répandait sur elle à grands flots les poisons du scepticisme. On a indiqué les sources de ces erreurs lamentables ; on a désigné les livres qui contiennent et qui circulent avec autorité et privilège dans toutes les maisons universitaires. Qu'a-t-on fait ? que fait-on ? On nourrit le mal au lieu de le guérir. On ne veut pas qu'il existe dans notre patrie une seule école qui ne soit attachée par des liens de fer à ce corps, lequel, dépositaire et dispensateur en titre de ces trésors de funestes doctrines, continuera donc à régner partout, à voir tout plier et presque trembler sous son crédit immense ; à ce corps qui, par mille moyens d'action et de contrainte extérieure ou morale, fait fléchir tous les obstacles, toutes les résistances qui s'opposent à son extension, laquelle semble ne plus connaître de limites et fera tôt ou tard de ces dominateurs de pensionnats et de collèges les véritables maîtres de la France ; à ce corps qui, par son pouvoir excessif et sans contrôle, par une multitude de ressorts auxquels il donne le mouvement, par son conseil souverain, par ses recteurs, par ses inspecteurs sans nombre, pénètre en tous lieux les ordres qu'il envoie, l'esprit qui l'anime, les maximes dont il profite ; à ce corps le plus âpre et le plus habile qui fût jamais à s'assimiler tout ce qui le touche, tout ce qu'on met en rapport avec lui ; enfin, à ce corps qu'une loi inflexible rend maître absolu des cours des jeunes gens dont il ne peut point contenir les passions, et de leurs intelligences naissantes qu'il égare, qu'il affranchit de tout frein, qu'il blesse à mort.

Et d'où viennent tous ces maux ? Des doctrines. Et où sont consignées ces doctrines ? Je le répète, dans des livres qu'on ne s'est pas donné la peine d'examiner, qu'on avait sous la main, et qu'on n'a pas, à ce qu'il paraît, voulu seulement parcourir, tandis que c'était là tout le poids de la question, tant que la justification, le renouveau, l'impulsion, la correction, source

des enseignemens de l'Université et fidèle usage de son esprit, aurait pu seule justifier ou du moins excuser la confirmation du monopole et l'impitoyable refus de laisser aux pères de famille, suivant la promesse de la Charte, le choix libre des instituteurs de leurs enfans.

Que conclure de tout ceci ? C'est que dans aucun sénat, dans aucun conseil public, dans aucune assemblée délibérante, on n'a jamais entendu un rapport plus illusoire, plus propre à jeter dans une voie fautive et désastreuse ceux à qui il traçait la route, en un mot, plus vide des hautes considérations qu'il devait renfermer, que les immenses plaidoyers enflés et surchargés de détails minutieux et matériels qu'ont prononcés le noble pair M. de Broglie et l'hon. M. Thiers.

Vous parlez bien haut, me dira-t-on ; oui, je parle haut, parce que mon caractère, mes cheveux blancs, la droiture de mes motifs, la grandeur incomparable des intérêts, et, j'ose le dire, un peu de ce zèle que la foi allume dans les âmes, m'y convient et m'y autorisent. Qu'est-ce donc que votre liberté de la presse ? Ne serait-ce qu'une chimère, un jeu ou un piège ? Quoi ! elle couvre et donne, suivant vous, le droit de jeter au sein de la multitude les déclamations les plus furieuses de l'anarchie, les calomnies les plus sales et les plus absurdes contre notre grand, notre bienfaisant, notre sacré ministère, les productions les plus infâmes, les plus monstrueuses blasphèmes de l'athéisme, et il n'y aurait que Dieu, Jésus-Christ et son Eglise que ce privilège ne regarderait pas ! Aveugles et incurables ennemis d'une religion immortelle, vous voulez que nous nous taisions ; mais pourquoi ? puisque nous ne disons rien qui ne soit vrai, souverainement utile et notoire. Sachez-le bien, moyennant la grâce de celui qui nous fortifie, il ne vous sera point donné de nous rendre lâches et muets. Non, non, vous ne transformerez jamais en popes grecs des prêtres enfans de la France. N'avez-vous donc pas hérité des maximes des révolutionnaires les plus fougues, vos dévanciers ? Ils déclaraient, dans leur langage burlesque, que nous étions des officiers de morale. Mais cette qualité peut-elle nous appartenir, si nous ne sommes pas en même tems les gardiens, les défenseurs fidèles de la règle et des mœurs. Soyez donc conséquents avec vous-mêmes. Ne nous empêchez pas de remplir notre devoir ; ou si vous en exigez l'abandon et le sacrifice, commencez par bouleverser la société entière. Otez à chacun ici-bas sa tâche et sa fonction, désarmez vos guerriers intrépides, faites descendre vos magistrats de leurs tribunaux, défendez aux agens du trésor public de le grossir ou de le renouveler par la levée des subvôts qu'ils sont chargés de recueillir. Alors nous nous taisons. Mais que dis-je ? non, rien ne pourra obtenir de nous cette prévarication et cette bassesse. Au contraire nous crierons plus haut encore. Plus le bouleversement sera grand, plus les remèdes d'une vertu supérieure et seule infaillible seront nécessaires. Quels sont ces remèdes ? C'est le silence imposé à un orgueil enflé, c'est l'assiduosité aux vérités reconnues par tous les siècles, par tous les grands hommes, et qui sont le salut des peuples ; c'est la foi, c'est le retour à cette tendre et infinie miséricorde, laquelle calme les tempêtes, étouffe les discordes, rapproche les cœurs, et qui peut seule délivrer notre société, ou tout est souffrance, tout est plaie, des maux secrets ou extérieurs qui l'accablent de tous côtés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

† CLAUD. HUB, Evêque de Chartres.

LA COLONIE AGRICOLE

ET PÉNITENTIAIRE DE METTRAY.

A une lieue et demie de Tours, sur le plateau d'une colline, s'élève un petit village d'une construction toute héraldique. Les maisons, symétriquement rangées des deux côtés d'une large pelouse, s'offrent aux yeux du voyageur avec toutes les grâces naïves et pittoresques du chalet des montagnes. A l'abri de larges toitures se développent, jeunes encore, mais déjà vigoureux, des ceps de vigne qui, mariés à la tige flexible du houblon, embrassent l'habitation comme d'un vaste réseau de verdure. Sur le devant, un petit parterre, où les volubilis grimpaux cachent la nudité de leurs racines sous des touffes de ré-édas et autres fleurs moutardes, forme ce que l'on appelle le jardin de la famille. A côté de la maison est un vaste hangar où sont rangés avec ordre des instruments aratoires de toutes formes et de toutes grandeurs, indiquant que là habite un peuple de travailleurs, que l'enfance participe aux rudes travaux de la campagne et paie sa part des sueurs qui feront germer le grain et lui donneront sa subsistance de chaque jour.

A l'extrémité de la double rangée de maisons apparaît l'église, bâtie comme tout le reste du village, de briques et de ciment, mais dont la forme modeste et gracieuse atteste un habile ouvrier. Soutenu par un portique aussi solide qu'élegant, s'élève, svelte et légère, une flèche moitié gothique, moitié moderne, symbole de la prière toujours vigilante et attentive, rappelant aux laborieux qu'à toute heure il faut prier, et aux populations voisines que ce peuple mystérieux qui vin un jour s'établir dans leurs campagnes, conservant ses habitudes, son costume, ses fêtes, l'a et des autels à la divinité et va l'adorer dans son temple. Quel est ce village, ce peuple extraordinaire, cette colonie qui semble être venue s'établir à la manière antique ? C'est la colonie de Mettray. Le nom de la colonie de Mettray est aujourd'hui dans toutes les bouches ; beaucoup de personnes l'ont admiré de leurs propres yeux, beaucoup d'autres la connaissent sans l'avoir vue, tout le monde en a entendu parler.

C'est qu'en effet, c'est que, par chose d'étonnant de nos jours qu'une au-